

277, rue Saint-Jacques

Recueil

écla(t)
laboratoire de travail de l'écriture

Avant-propos

Vous avez sans doute entendu...

Vous avez sans doute entendu parler de l'explosion et l'effondrement du 277 rue Saint Jacques à Paris le 21 juin 2023.

C'était l'immeuble de Paris American Academy, école de mode, architecture et beaux-arts depuis bientôt 60 ans. C'était aussi celui où j'organisais mes ateliers d'écriture depuis 20 ans et plus. Aussi celui de mon travail personnel de peinture, celui de mes conversations en français quelques heures par semaine avec les étudiants anglophones de l'école. À 17.00, en un instant il y a eu détonation – souffle – flammes à la mesure de tout le bâtiment, des pertes humaines, des dégâts considérables alentour, et l'immeuble lui-même a disparu.

En écriture, nous étions là tous les week-ends, lieu familier que mes participants adoraient, lieu sacré du 17^{ème} siècle, entre la Schola Cantorum et la Chapelle du Val de Grâce, dont j'avais la clé. Dès le 22 juin, leurs messages, de soutien et d'affection affluent. Certains m'envoient déjà des textes, poèmes, photos ; ceux-là, je peux à peine les lire, seule comme tout lecteur l'est devant la page, émotions, tant je suis concernée.

*Un lieu c'est
un attachement
et pas seulement
il structure l'esprit, comme un écho de la psyché
il atteste d'une réalité (on dit "avoir lieu") et différencie donc
la réalité et l'imagination
il incarne les relations, c'est là qu'on se retrouve
il incarne l'idée même de relation, parce qu'il différencie
le dedans et le dehors*

Alors un lieu qui explose, et qui s'effondre, c'est un peu tout ça qui, durant un laps de temps, explose. Et là, on se dit, « Pourvu que ça ne s'effondre pas. »

Un matin, sur France Culture, la philosophe Joëlle Zask parle de « la perte des lieux qui nous sont familiers. » Son contexte est celui des méga feux de forêts. Elle observe sur place que la suite du drame se passe au mieux lorsque les habitants décident de faire quelque chose « ensemble » et qu'ils se réapproprient ainsi ce lieu de leur quotidien qui leur était familier, cette forêt perdue.

Le 1^{er} juillet, nous choisissons de faire « ensemble », par l'élan d'une proposition d'écrire que j'envoie par mail, et son écho.

*Je reçois au fil de l'eau
comme un pont Mirabeau
textes et poèmes, ceux à partager, sur le 277 rue Saint Jacques
et les recueille comme le lierre sur le pont.
Si vous voulez m'envoyer ce que vous avez écrit
ou écrivez
ou écrivez
nous en ferons un recueil spécial
papier
digital.
Un ou des.
textes, poèmes, image (écrite), son (écrit), odeur (écrite),
histoire (écrite), non-histoire (écrite), que sais-je encore (écrit),
fleur (écrite), interrogation (écrite)...
Allez-y tant que vous voulez !*

Jusqu'au 31 août, les contributions convergent. Nous les agrafons toutes ensemble, dans leur ordre d'arrivée, et strictement telles qu'elles nous parviennent pour que, bien que rassemblées dans une œuvre collective, les créations individuelles perdurent dans toute leur ampleur, les unes à côté des autres, dans le Recueil.

Recueillement autour de personnes, décédées dans le drame, dont Anne, Nicole, qui ont transmis en leur temps tellement de savoir-faire en haute-couture à des étudiants de tous pays ; celles blessées, gravement aussi dont Peter, grand brûlé à qui nous envoyons tout notre courage.

Recueillement autour d'un lieu, disparu dans le drame, qui nous était lieu familier en atelier d'écriture textes.net, dans lequel au fil du temps quelques centaines de personnes, habitées de multiples ailleurs, habitant d'autres pays aussi, ont donné naissance et un bâti à encore plus de centaines d'écrits, de projets, de créations, chacune en leur temps, à l'abri d'ici.

Tous ces temps-là de vie, de création, ont eu lieu.

Françoise Neveu R, (Paris)

Liste des auteurs

• Françoise Neveu R.....	3
• Cathy Rolland.....	9
• Odile Quintin.....	10
• Vincent Goulé.....	11
• Martine Foulon	12
• Florence Caillerie	17
• Michèle Sultana.....	18
• Elisabeth Doussou	22
• Albertine Luginbuhl.....	24
• Isabelle Monforte.....	25
• Catherine Noël	29
• Elisabeth Ascher	31
• Meriem Chafik.....	37
• Evelyne Gouy.....	38
• Léonie de Prémorél.....	39
• A.S.....	41
• Gérard Boileau	45
• Martine Denoix.....	47
• Laure Gayet	49
• Jean-François Macaire	50
• Bruno Marchal	52
• Suzanne Vujanovic.....	55
• Maria A Mayor	57
• Odile Detruit	58
• Anne Laligant	59
• Anne-Marie Fallot.....	61
• Evelyne Sevin	62
• Laurence Rosaz Bertonnier	64
• Pierre Legendre.....	66
• Stéphanie Levieux.....	68
• Sophie de Juvigny	69
• Catherine Bouldoire.....	72
• Jean-Baptiste Neyrat	75
• Anne Sauvage.....	76
• Laurent Le Mercier	77

Citadelle poétique...

Citadelle poétique

Contenants, les murs entendent les mots

Ils invitent les voix à enlacer d'une étreinte renouvelée les
parois fraîches

Mots Soyeux, mots délicats, mots trouvés, mots empruntés,
mots éclos

Souvenir d'affiches dans l'enclos des poétesses du week-end feu

Affiche tes mots

Ce mercredi, dix-sept heures, rue saint Jacques

Les mots ont fondus en éclats

Dispersant les traces des âmes qu'ils ont fréquentées

Protecteurs des moments d'émotions partagés

Écroulés sous le souffle brûlant de l'explosion

Épars ils errent dans le quartier du Val de Grâce

à la recherche de leurs auteurs

Ébranlés de ce malheur

La poussière et les gravats poussent les murs ailleurs

De nouvelles histoires pourront percevoir un nouveau jour,

une nouvelle première fois fondatrice

Les mots iront voir ailleurs gorgés de peine.

Cathy Rolland, (Paris, toujours)

277 rue Saint Jacques

J'y ai étanché ma soif de poésie
Irrégulièrement certes mais avec passion.
Les mots fusaient, trébuchaient et glissaient à l'abri
De ce havre insolite, un paradis
Où émotions créatrices collectives et partagées
Bondissaient, s'envolaient, tourbillonnaient
Parmi d'étranges et rassurants mannequins
Ou dans un recoin de l'apaisant jardin.

Têtes penchées sur nos balbutiements
Nos errements, nos lents accouchements,
Ou nez en l'air scrutant l'infini,
Petits clins d'œil au Val de Grâce,
Recherche du dit et du non dit,
Les mots enfin trouvaient leur place.

Au revoir, puissant 277,
Tu as été trahi par tes deux 7
Censés doublement te protéger,
Symboles de chance et de bonheur !

Nous t'avons tant aimé...
Riches de ta mémoire et d'émotion
Nos mots s'envoleront
Ailleurs.

Odile Quintin, (Paris et Bretagne nord rocheuse)

Depuis la fenêtre...

DEPUIS LA FENÊTRE DU DEUXIÈME ÉTAGE DU 277

UN REGARD EXTÉRIEUR, VUE DE L'INTÉRIEUR
DÉSORMAIS L'IMPOSSIBLE PHOTO.

POUR FRANÇOISE POUR L'ALBUM FUTUR.



Vincent Goulé

Étincelle

Comme l'étincelle bote le feu dans la grange, comme le feu rampe et explose dans un souffle incandescent, la guerre a éclaté. Un virus colporté sur tous les écrans que l'on fixe sans y croire, des images d'un autre monde qui devient réel à la première explosion. Les cadavres déchiquetés sont les fils d'un autre pays ; par naïveté ou refoulement, on imagine la cruauté s'abattre sur le voisin, loin des siens.

Lorsque le premier bombardement a détruit la place centrale du village, cela a été la panique. Ils ont bourré les voitures, les camionnettes, chargé les mules de tout ce qu'ils pouvaient emporter. Entre les ordres et les engueulades, les cris des femmes et les pleurs d'enfant, le village enfiévré s'active pour le départ. On a coincé l'ancêtre entre deux valises ; sur les genoux, on lui pose les paniers pleins de nourriture. Les femmes attrapent les gamins et tentent de calmer les nouveau-nés. On enferme les chiens.

Entre deux explosions, la population fuit. Des cohortes de gens hébétés se faufilent à la manière d'une colonie de fourmis. Fuir, vivre malgré les morts enterrés à la hâte, malgré l'abandon des maisons et des boutiques, malgré le silence du fils qui se bat l'on ne se sait où. Quelques obstinés restent, accrochés à la vie d'avant. A chaque attaque, ils se font plus rares, raflés par les tirs de mitraillette, ensevelis sous les décombres.

La fuite est aussi redoutable. Les ennemis les ont pris pour cible. Une voiture a explosé devant le camion qui a fait une embardée pour l'éviter. Il quitte la route et verse dans le fossé. À l'arrière, les familles entassées se cognent les unes aux autres. Les sanglots, les imprécations bourdonnent comme des mouches. Les tirs se sont tus. Ils sont descendus ; les hommes essayent en vain de pousser le camion sur la route. Le chauffeur constate

l'essieu cassé. Il va falloir continuer à pied. Dans la confusion, on organise la répartition des bagages. L'aïeule se lamente, elle voudrait mourir sous son toit. On ordonne aux enfants de l'aider à se mettre en route. La troupe s'ébranle. Une femme encombrée de ballots, essaye de rassembler la marmaille. Sa plus jeune enfant de huit ans manque à l'appel. Ils ont déjà entamé la courbe du chemin qu'elle l'appelle encore. Elle crie à pleins poumons :

— Adar ! Vite ! On est parti. Adar

Surgis du ciel bleu, par-dessus les collines, des rockets s'abattent sur eux.

Le jeune homme s'approche du corps recroquevillé de l'enfant qui dort parmi les gravats. Du tissu dans lequel elle s'est enroulée dépasse une tignasse brune maculée de poussière et un profil de poupée. Son souffle soulève le corps frêle. L'homme s'agenouille et lui tapote l'épaule. La gamine le fixe, tétanisée, incapable de crier.

— N'aies pas peur. Je ne te veux pas de mal.

La gamine s'est reculée contre le mur, les yeux noirs détaillent le visage de l'homme, les baskets boueuses, le pantalon de toile crasseux ; ils s'arrêtent sur le sac en bandoulière et reviennent au regard.

— Je m'appelle Matt. Et toi, comment tu t'appelles ?

— Adar, répond l'enfant d'une voix apeurée.

L'homme sort un paquet de biscuit de la besace et les lui en tend.

— Tiens, mange. Je les ai trouvés dans les décombres.

Il s'assied par terre à côté d'elle. Elle les dévore en ne lâchant pas son visiteur des yeux.

Ils sont restés longtemps silencieux. Par la fenêtre éventrée, ils voient le jour décliner. Une gaze de chaleur s'est déposée sur les ruines. Le silence appesantit l'air. Soudain, une bande d'hirondelles les tirent de leur torpeur. La troupe tourne et vivevolte en criant sa joie, comme des étincelles de vie qui

pétillent au-dessus de leur tête. Adar s'est levée et suit leur vol, concentrée à ne rien perdre de la danse et des chants.

— Oh ! Elles s'en vont ! lance la gamine désappointée.

Puis se tournant vers Matt :

— Tu as des enfants, toi ?

— Non... Pas encore.

Matt s'est levé péniblement ; la fatigue lui a brisé les reins. Il s'est étiré puis a sorti de sa besace une fiasque d'alcool qu'il a porté à sa bouche.

— Ce n'est pas pour les petites filles.

Il l'a rebouché avec soin et mise dans sa poche. Il a fait quelques pas vers la sortie et inspecte les alentours.

— Tu es d'ici ? Tu sais où on peut trouver de l'eau et de quoi manger ?

— Dans la maison du coiffeur.

L'homme et l'enfant ont marché cahin-caha parmi les amoncellements de béton et de pierre. Les débris du village ont créé un autre village qu'Adar ne reconnaît pas. Ils ont contourné des amas, ils se sont retrouvés au croisement d'une large chaussée que la fillette examine avec attention.

— Non. Ce n'est pas par ici.

Matt lui a pris la main.

— Viens, on marche au hasard, on finira bien par tomber dessus.

Il était avec vous le coiffeur ?

La petite main s'est crispée.

— Je ne sais plus.

Derrière les paupières fermées comme des persiennes, les larmes se sont asséchées, accrochées au temps d'avant.

Ils ont tourné, tourné, encore tourné dans les ruelles ; ils sont revenus sans comprendre comment, sur leurs pas et sont repartis errer. Matt inspecte les bâtiments dans l'espoir de trouver n'importe quoi d'utile. Tout à coup, Adar se fige : un chat miaule. Elle dégage sa main et se met à courir vers un muret de jardin. Un chat blanc a surgi et s'enroule dans les jambes de la fillette ;

il se frotte en miaulant. Adar s'est accroupie, le caresse et le presse contre son cœur.

— Mon chat, oh ! mon beau chat !

Matt l'a rejointe.

— Tu connais ce chat ?

— C'est le mien, c'est chez moi, ici.

Du regard, elle désigne la maison en ruine qui jouxte le jardinet.

Matt découvre une partie d'enseigne et lit : Coiff

Adar a raison : une eau brunâtre s'écoule d'un robinet dans le jardinet et bien cachées dans la cave, Matt a découvert des conserves en bocal. Il remonte des olives et des légumes marinés. C'est la première fois qu'Adar le voit sourire.

— On va se faire un festin !

Adar se faufile dans les ruines et revient chargée d'un bout de tissu, une sorte de serviette. Elle l'étend par terre.

— Voilà ! J'ai mis la table.

Ses yeux rient.

Pendant qu'ils mangent, Adar lui demande :

— Pourquoi tu es ici ?

— Pour mon métier.

— Tu fais un drôle de métier.

Matt n'a rien répondu. Il a serré les lèvres et fait une moue qui lui tord le menton.

Les laves de la nuit ont ruisselé sur les collines, le silence se fond parmi les ruines. L'enfant s'est assoupie contre sa poitrine, le chat lui réchauffe le dos. Lui, il veille, il scrute les bruits, il flaire les odeurs que charrie la nuit : odeur de brûlé, de pourriture, une haleine âcre qui sue la terreur. Il s'abandonne presque au sommeil quand résonne une explosion, dans le lointain. Comme il tressaille, l'enfant se réveille en sursaut et se met à s'agiter...

— Calme-toi. C'est loin d'ici, dans la vallée. S'ils partent vers le sud, on aura du répit.

Le tonnerre des combats enfle, une tornade en fureur secoue la vallée. Matt entraîne la gamine vers le muret et l'assied dessus.

— Regarde le spectacle !

Les tirs de rocket pleuvent de partout ; cela claque comme des pétards. Un monstre d'acier crache un feu d'artifice, des fleurs de feu qui se déploient sur la toile du ciel et embrasent la nuit. Des gerbes d'étincelles arrosent la terre. Un essaim de bombes ensanglante l'horizon ; le fracas des bourdons d'acier crépite à leurs oreilles.

Adar se tourne et lui demande :

— Pourquoi ils font cela ?

Martine Foulon

Un dimanche sous les toits...

Un dimanche sous les toits, à travers les carreaux, les croisillons découpent la cour en segments beiges. Deux jeunes hommes en treillis et béret rouge entrent et sortent des rectangles ainsi tracés au gré de leurs rondes. Le Val-de-Grâce, désert par ailleurs, charge les espaces entre les croisillons de pavés blancs, et d'autres gris. Les mains croisées et posées sous le sternum, posture à peine cambrée, les deux parachutistes désœuvrés offrent et retirent aux fragments de cour leur démarche pesante de femme enceinte. De leur silhouette kaki dépasse un canon. Ce n'est pas encore l'heure de la messe.

Pas de croisillons en revanche à la fenêtre sur la rue Saint-Jacques. Ou bien si, mais tout juste sont-ils visibles derrière une congrégation de mannequins. Que font-ils tous auprès de la fenêtre ? Ni tête ni membre n'ont ces mannequins, mais bien hanche et taille, cerclées de ruban rouge contre les troncs pâles. Il en est des bleus, des gris et des beiges, tous ou presque sanglés de ruban rouge ; pourquoi ? Les habitués du lieu le savent, sans doute, qui ont mesuré, taillé, attaché, et qui encore coudront, monteront, et piqueront. Les murs arborent des photos de femmes pourvues elles de têtes et de membres, et de belles robes. Seraient-ce les ouvrages en gestation dans les esprits habitués du lieu à qui je demanderais bien, si elles étaient là, la raison d'être des rubans rouges ?

Florence Caillerie, (Paris)

HAUT LIEU

La sensation me prenait lorsque je montais l'escalier en colimaçon, elle me prenait aux pieds, puis elle se propageait jusqu'au cœur, c'était le troisième étage, celui qui abritait les combles, j'ajoute, pour parler vrai, que la sensation irradiait l'âme, par je ne sais quel tour de passe-passe, je n'invente rien, mon ressouvenir est entier, tout revient, les marches et l'escalier en colimaçon, les marches qui mènent sous les toits, les mots sont approximatifs, le ressouvenir est fidèle, oui, la sensation me prenait, un monde s'annonçait, en haut de l'escalier il y aurait à coup sûr une table immense lisse et blanche, elle occuperait quasiment tout l'espace, et en plus, et surtout, signes féériques, signes véridiques, il y aurait tout autour des machines à coudre et des mannequins habillés de robes à moitié cousues qui complèteraient une folle ambiance mystérieuse et douce, voilà un ressouvenir d'un haut lieu, un lieu que mes mots approximatifs cherchent à représenter, décrire, vénérer, sauvegarder, immortaliser, magnifier, sublimer, idéaliser... non ... je me reprends... il faut ôter idéaliser... car ce lieu tout en haut sous les combles était de toute éternité idéal et sacré, oui, c'est ce que j'avais pensé la première fois, il y a longtemps, il était une fois, Septembre 2012 exactement, le temps ne passe pas, les dates persistent.

J'avais pris l'escalier en colimaçon, j'avais ressenti une impression qui s'était pelotonnée sous mes pieds, marche après marche, c'était une sensation d'existence, elle avait atteint le cœur tout en irradiant l'âme, mon cœur et mon âme jubilaient, la coupole du Val de Grâce était toute proche, son architecture baroque incitait au recueillement, et j'ajoute, pour parler vrai, que les mille et un gestes des artistes couturiers sur leurs machines à coudre et les mille et un gestes des artistes sculpteurs sur la pierre orfèvrée s'étaient ligüés par je ne sais quel tour de passe-passe, pour créer une ambiance féérique par-delà les

siècles, oui, féérique autant que véridique, je n'invente rien, grand ressouvenir, il était une fois 277 rue saint Jacques, il était une fois un haut lieu où des artistes et artisans avaient fomenté mille et une beautés. Oui ! Ils avaient fomenté de leurs mains divines !

Mais ce n'est pas tout. Autour de l'immense table blanche des personnes du temps présent s'affairaient en silence, elles alignaient des mots, elles fabriquaient des phrases, elles inventaient des textes. Des mots entrelacés, ronds, carrés, chatoyants, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Qu'il pleuve ou qu'il vente des mots fervents. Il y avait une fois sous les toits un atelier de mots, près des machines à coudre et des mannequins aux robes à moitié cousues, à l'ombre de la coupole du Val de Grâce. Sensation d'exister. Escalier en colimaçon. Tissages et entre-lacements.

Mais ce n'est pas fini. La sensation d'exister dont j'avais ressenti la chaleur jusqu'au fond du cœur, et aussi la ferveur jusqu'au plus profond de l'âme, gardait la même intensité lorsque je gravissais les marches du deuxième étage, à cet endroit il n'y avait ni machines à coudre ni mannequins ni robes façonnées à moitié, non, juste une petite salle au plafond bas qui offrait une table sœur, une table aussi blanche que lisse, autour de laquelle les artisans des mots s'activaient yeux recueillis, rien d'étonnant s'ils réussissaient, un peu partout sur les murs complotaient des affiches aux dessins et peintures des plus féériques, diffusant je ne sais quoi de divin ... par je ne sais quel tour de passe-passe. Véridique ! La rue Saint Jacques courait en contrebas, avec son immeuble juste en face des plus caractéristiques, un rien vilain avec ses piliers grisâtres, architecture plus moche que belle malgré ses apprêts, mais des plus attachantes à la lumière du ressouvenir. Ô saisons ô châteaux quel monde est sans défauts ?!

Qui saurait dire, sans mots approximatifs, les secrets de toute cette magie ? J'essaye, sensation d'exister collée aux pieds, je me remémore, il était une fois, les dates persistent et signent,

2012, 2013, 2014, 2015, 2017, 2018, véridique, le temps passé ne passe pas... ô ressouvenir à tire d'ailes ! Serais-tu oiseau éternel ?

Tout passe, rien ne meurt. Autour de la table sœur se fomentaient des textes frères. Textes ! Voilà le grand mot lâché ! La coupole du Val de Grâce œuvrait à l'extérieur, Françoise artiste-maitre d'œuvre bâtissait à l'intérieur. Oui ! Véridique ! Il était une fois un atelier d'écriture 277 rue saint Jacques. Qui oserait l'oublier ? Bel oiseau d'éternité saurais-tu dans les lointains brumeux réveiller les oublieux ?

Mais ce n'est pas tout. Il y avait une petite salle étroite et longue au premier étage, un espace faussement étrié qui abritait de hautes fenêtres donnant sur la coupole et ses merveilles, oui, en plein sur ses volutes et ses arcs, en direct sur ses piétés et ses audaces. Ma sensation d'exister était très provoquée lorsque je m'y rendais car, je n'invente pas, sensation vraie, il fallait descendre deux trois marches juste après avoir gravi l'escalier. La table blanche et lisse était longue, et nous, artisans des mots, nous qui tissions des textes frères, nous étions tantôt pluie tantôt vents, tantôt soleils tantôt lune, par je ne sais quel tour de passe-passe que les machines à coudre et les mannequins habillés de rêves à moitié défaits avaient précipité naturellement vers le bas...un haut lieu aussi élevé et aussi sacré que les autres. Tous ces hauts lieux étaient une terre ! Dieu n'avait pas besoin d'exister, les textes s'enracinaient divinement tout seuls sève contre sève, il était une fois de toute éternité malgré le feu ravageur qui un jour d'enfer détruirait tout jusqu'aux combles, embrasant les murs et les salles et l'escalier en colimaçon, jour d'enfer le 24 juin 2023, je n'invente rien, mais il faut ajouter, pour dire vrai, que si Dieu avait existé il n'aurait pas su déjouer les flammes infernales.

Mais ce n'est pas fini, mes mots approximatifs doivent décrire, représenter, immortaliser, vénérer le jardinet qui, jouxtant la cour pavée, non loin de l'arche d'entrée, offrait un havre de paix aux personnes ferventes qui par chance s'y recueillaient au milieu d'un foisonnement caché, fleurs, arbustes,

branches ployées, là, juste derrière la rue saint Jacques, là, à l'ombre du Val de Grâce, là où existait avait existé existerait pour un brin de temps fol au vent brin de durée oui, l'espace d'un instant, un atelier de mots tissant des phrases frères et des textes sœurs, là, endroit propice au ressouvenir des plus ardents, ressouvenir rose orangé rouge, sensation des pieds jusqu'à la tête, l'âme est prise, le cœur est complice, tout passe, rien ne meurt, près du passé luisant demain est incolore.

Michèle Sultana, (en province)

DANS CETTE MAISON-LÀ

Dans cette maison-là
Les pierres reposent
Ne dorment que d'un œil
Font leur travail de pierres
Protéger le corps des petits hommes à la peau si fragile
Elles veillent le jour
Et puis aussi la nuit sur de sombres ombres

Dans cette maison-là
Les petits hommes habillent de leurs mains des corps de carton
De tissus lourds et de voiles légers
D'autres habillent des mots de vêtements sonores
Les tissus et les mots se parlent
Les pierres écoutent ce que disent les mots couchés dans les plis
des tissus
Et gardent sous leur peau la mémoire de leurs corps

Dans cette maison-là
Ce premier jour d'été
Une main de feu a crevé la peau des pierres En a saisi le cœur
Le cœur embrasé a lâché
Les pierres ont prêté leur dos
Tendu leurs bras
Et perdu connaissance
Allongées
Les os effrités
Silence de poussières
La main de feu s'est tue
La mémoire des pierres évanouie
Dans la soie des tissus déchirés
Dans les bras des mots muets

Dans cette maison-là
Ce premier jour d'été
On emporte le corps des petits hommes vers d'autres maisons
Où veilleront d'autres pierres sur leur peau blessée
Loin de la main de feu couchée sous les gravats

Plus tard une mâchoire de fer emportera les membres de la
maison noircie Les lambeaux de tissus et les grappes de mots

Les os broyés des pierres retournent à la terre

Sous la terre
La mémoire des pierres
Le murmure des mots qui pleurent le corps des petits hommes

Elisabeth Doussou, (Canal19)

Hommage au 277 rue Saint Jacques

Ce matin-là tu t'es réveillé comme chaque matin. Tu as fait craquer les marches de tes escaliers et étiré tes poutres une par une.

Une belle journée s'annonçait, la première de l'été et Paris avait un air de fête déployant ses grandes terrasses le long des boulevards. Depuis quelques jours, de nouveaux étudiants étaient arrivés et de nouvelles voix aux accents du Middle West américain ressonnaient joyeusement dans tous tes étages et promettaient encore de belles rencontres transcontinentales.

Tu étais un peu fatigué ce matin-là, comme souvent ces derniers temps. Normal après presque 300 ans de ressentir quelques raideurs dans ta charpente.

Aujourd'hui tout était étrangement calme dans les étages. Seul le ronronnement du climatiseur installé au dernier étage venait rompre le silence des lieux.

Et puis soudain, une forte odeur monta du sous-sol et ce gaz qui circulait invisible derrière les murs s'échappa brusquement et envahit tout l'espace en un instant. La pression était si forte que tes pierres volèrent en éclat et alors que tu t'effondrais dans un grondement assourdissant, de grandes flammes jaillirent de tes entrailles. Un long silence s'ensuivit et puis retentirent au loin les sirènes des secours qui en se rapprochant couvrir les gémissements des bâtiments alentours meurtris, tandis que la Schola Cantorum murmurait ses adieux en pleurant doucement.

Albertine Luginbuhl, (from Earth)

Gracias a la vida

*Gracias a la vida
Que me ha dado tanto
Me ha dado la risa y me ha dado el llanto
Violeta Parra*

*Merci à la vie
Qui m'a tant donné
Elle m'a donné le rire et elle m'a donné les pleurs*

C'était un immeuble ancien, très ancien, du 17ème siècle. Je l'ai su bien plus tard. Quand tout fut fini. Il était d'une beauté apaisante, d'autant que ces week-ends-là, il était vide, silencieux en plein Paris. Du silence de certains quartiers parisiens qui, dès que l'on s'éloigne des foules des centres névralgiques, respirent en majesté. Il était enraciné au 277 rue St Jacques, à quelques rues du jardin du Luxembourg, à côté de l'ancienne abbaye du Val de Grâce. Au Val de Grâce. J'ai toujours aimé ce nom qui m'emmenait me blottir au fond d'une vallée et m'élevait en même temps. Vers la Grâce, ce bienfait, ce don, cette inspiration quasi divine qu'on vous octroie. Vous l'avez ou vous ne l'avez pas. Cet immeuble avait cette élégance que l'on dit naturelle.

Parfois pourtant, la grâce s'obtient, on l'atteint. Elle surgit, éphémère, passagère, mystérieuse, mêlant par sa double origine, la faveur de la gratia latine et la force de vie de la charis grecque, son charme et sa joie. C'est cette grâce que je venais chercher dans cet immeuble qui se vidait ces week-ends-là de ses professeurs et de ses étudiants américains. Les ateliers de l'école de mode et de design qui l'emplissaient la semaine laissaient place à un atelier d'écriture. Notre petit groupe pouvait se disséminer au gré des envies dans les étages pour un temps de travail personnel ; du rez-de-chaussée où trônait l'indispensable

machine à café au dernier étage, encombré de mannequins de couture, bustes et hanches quadrillés de fil rouge, piqués d'aiguilles oubliées, sans tête, ni bras ni jambes, attendant que les étudiants les drapent de leurs créations. Le plus souvent, nous restions chacune à notre place dans la même salle du premier étage, partageant des textes, ceux des auteurs lus par Françoise, les nôtres, en écho à ses propositions. Georges Perec et l'infra ordinaire, les tropismes de Nathalie Sarraute ou le mouvement des émotions sous la surface des mots échangés, Francis Ponge et la forces des objets, les portes, le trajet, le désir d'écrire...

Quand la météo s'y prêtait, j'aimais particulièrement écrire dans le petit jardin caché derrière le mur d'enceinte, quelques tables et chaises posées sur les pavés à l'ombre des arbres. Juste pour le plaisir de mêler mes mots au murmure de la fontaine et aux parfums de l'été qui s'annonçait. Je griffonnais, rabotais, recommençais, cherchais. Parfois le fil du texte se déroulait presque malgré moi. Parfois les couleurs bavaient, l'image était mal cadrée et les personnages de guingois. Parfois me retenait la crainte d'exhiber à gros traits au lieu d'esquisser pour rendre sensible le subtil. Ou me venait une pudeur de dépeindre les miens sans être à leur hauteur, voire de m'emparer de ceux qui auraient souhaité qu'on les laisse en paix. Avec la crainte d'être triviale, caricaturale, voire brutale.

Mais parfois les accords des mots ou au contraire leur discordance faisait surgir une image singulière, donnant à voir ce je-ne-sais-quoi d'aérien et d'inexplicable qui fait la profondeur de l'existence et sa résonance au monde. « *Le souffle du dire, l'âme du faire* » écrivait Baltasar Gracian, essayiste jésuite espagnol, du même 17^{ème} siècle qui avait vu notre immeuble sortir de terre.

De la lecture à voix haute de nos textes, Evelyne, Camille, Odile, Stéphanie et Sylvie, jaillissaient ces instants de grâce qu'on aurait

dit sortis de ces murs chargés d'histoires. D'autres groupes écrivait d'autres week-ends.

Le souffle de l'explosion a pulvérisé ces murs et brûlé les vies qu'ils contenaient ce mercredi-là.

Des vies inconnues, uniques et singulières dont je ne saurais écrire l'histoire pour leur rendre hommage. Je ne les ai pas rencontrées, seulement croisé les traces de leur présence dans l'immeuble vide de ces week-ends-là. Je pourrais les imaginer, professeurs et étudiants, l'immeuble bourdonnant de leurs échanges, dans la salle que nous remettions en ordre le dimanche en fin d'après-midi pour les cours, tables alignées face au tableau blanc, dans le petit jardin pour une pause-café ou un déjeuner au soleil.

J'ai tenté de glaner quelques indices dans les articles de presse. Trois personnes disparues, cinquante blessés. Juste un décompte et les faits bruts. Amas de pierre, pavés descellés, explosion, incendie. Étrangement, une année de naissance, 1946, des professions, professeures de l'école de mode, employée de la mutuelle. Pas de nom. Peut-être en raison d'une discrétion imposée par l'enquête judiciaire ou voulue par les proches. Ou parce que la violence de la déflagration capable de pulvériser un immeuble et de le réduire en décombres emporte tout. Aucun nom et je n'ai pas les mots pour l'épithète de ces trois femmes dont la vie a été soufflée par l'explosion. Je n'ai pas leur histoire, ni leurs visages et leurs regards. Peut-être en me lisant, vous qui les avez connues, aurez-vous les mots qu'il faut. Ne serait-ce que pour un bref instant de grâce. Et d'autres, amis, amants, collègues, enfants, parents, diront plus tard, longtemps encore je l'espère, en souriant, au détour d'un café,
Elle aurait aimé...
Elle disait toujours...

Et se souviendront
Célébrant leur vie
Rendant grâce à la vie, imparfaite, bancale, brutale
Mais à sa beauté, éphémère, passagère.

Isabelle Monforte, (Neuilly-Plaisance, Kalymnos, Paris)

Le jardin au printemps

Un dimanche matin. Le jardin parisien semble oublié de tous. La matinée se prolonge indéfiniment.

Les minutes s'égrènent, tranquilles, au rythme de la lente progression du soleil.

Disséminées ça et là, quelques tables en bois tiennent compagnie aux fauteuils en métal abandonnés là où on les a laissés la veille. Les pieds métalliques des tables, formés de croisillons, soutiennent leurs lattes de bois grises espacées où le jour s'infiltré, découvrant les graviers grossiers qui parsèment le sol. Ceux-ci composent un matelas épais où il est malaisé de marcher.

Au fond du jardin, une bordure d'arbres et d'arbustes fleuris masque l'arrière d'une maison mitoyenne. Le jaune des fleurs du genêt tranche sur le vert foncé du lierre grimpant. Ses feuilles sont si épaisses qu'elles forment une couverture touffue n'offrant au regard que quelques pans de mur d'un blanc sale.

Le soleil joue à travers le feuillage du pin sylvestre et dessine au sol d'innombrables figures géométriques. L'étendue de graviers compose ainsi un tableau changeant au gré de la lumière.

On trouve au sol quelques bouts de papier blanc, témoins des séances d'écriture du week-end, et un certain nombre de mégots de cigarettes oubliés par des fumeurs négligents qui n'ont, semble-t-il, pas remarqué les cendriers en terre cuite posés sur les tables.

La matinée s'avance doucement, intemporelle. Les bruits des voitures passant rue Saint-Jacques semblent immuables, de même que le bruissement d'une fontaine toute proche.

Soudain, les cloches de l'église du Val de Grâce se mettent à sonner en un carillon prolongé. Peut-être l'heure de la messe.

Catherine Noël

277, Rue St Jacques

Ce petit enclos de verdure se met alors à résonner secrètement des rumeurs de l'histoire et des bruits de la ville.

Est-il nécessaire de rappeler qu'il partage la même adresse que la chapelle royale de l'abbaye du Val-de-Grâce, aujourd'hui église du Val-de-Grâce. Une gravure du XVIIIe siècle le représente d'ailleurs aux côtés de son illustre voisine. Bien des vicissitudes expliquent les mutations d'affectation et de propriété qu'il a pu connaître.

Ce que je retiens pour ma part, c'est que le nom de cette illustre église et le chemin que je suis d'habitude pour me rendre à l'atelier d'écriture éveillent en moi une foule de souvenirs, en partie personnels, en partie légués par l'histoire. Ce que je retiens aussi, c'est la nécessité de resituer mes pérégrinations personnelles ou historiques à partir de ce petit jardin, dans le quadrilatère du quartier qui leur donnent sens et que délimitent le Bd St Michel, le Bd de Port Royal, La rue de l'Abbé de l'Épée, la rue Saint Jacques. Je devrai malheureusement me contenter de n'évoquer ici que les monastères, les abbayes et les églises, abandonnant à une autre occasion l'opportunité d'aborder ses autres joyaux.

Les abbayes, les monastères et les églises

« Voyez cette église », nous disait ma mère ; « J'y ai fait autrefois un rêve prémonitoire ». Et de nous raconter son expérience : ce jour-là, en 1938, pressée par sa propre mère de se rendre à son cours de danse, avenue de l'Observatoire - dans l'intention

secrète que sa fille y rencontrât des jeunes gens bien comme il faut - les pas de ma mère l'avaient poussée bien malgré elle à désobéir. Plutôt que de se diriger vers les jardins de l'Observatoire, une force intérieure la poussa à bifurquer vers la rue du Val-de-Grâce, à en franchir le portail, puis à gravir les marches de cette belle église mêlant le classique au baroque d'une façon singulière, enfin à y pénétrer. L'allée toute de marbre blanc et rouge qu'elle emprunta, aux armes d'Anne d'Autriche, la conduisit jusqu'à l'autel. C'est alors qu'elle eut une vision étrange : elle vit, dans un halo flou, la silhouette d'une femme se dessiner devant elle, entourée de nombreux et jeunes enfants comme dans un rêve. Elle crut y lire un message de la Vierge (âgée de 18 ans, elle était croyante) et comprit que tel était son destin. Alors, confortée, rassurée, elle rejoignit le cours de danse. Un jeune homme se présenta qui l'invita à danser. Ce sera mon père.

J'aimais ce conte, non que j'y adhérais moi-même ; à dire vrai, dès mon plus jeune âge, je ne lui accordai aucune foi. Mais il avait l'heur de plaire à ma mère. Je l'imaginai bien, noyée dans ses rêves de jeune fille, tels que les construisait alors l'éducation religieuse pour celles qui la suivaient.

Mais l'explosion qui démolit à tout jamais ce bâtiment, le 21 juin 2023, me pousse à déconstruire le rêve « prémonitoire » de ma mère, en revisitant l'histoire architecturale et institutionnelle de cette église, saisie dans ses liens signifiants avec le quartier.

L'observation du Val-de-Grâce et le retour à ses origines, à sa genèse, permettent de comprendre sans grande difficulté l'influence qu'avaient dû exercer sur une jeune fille pieuse, idéaliste et romantique, les sculptures, les peintures et les images qui avaient accompagné son parcours en ce lieu. Depuis l'inscription au fronton : « Jesu nascenti virginique Mater » (« A Jésus naissant et à sa mère la Vierge »), jusqu'à l'image de cette

reine présentant en offrande à Dieu (ou au Saint-Esprit) cette église et cette abbaye royale pour lui avoir accordé la grâce d'un enfant, au bout de vingt-trois ans d'attente ; convaincue du caractère divin de la maternité, la jeune fille comprend-elle seulement la réalité des enjeux de pouvoir, l'enchevêtrement des intérêts et les passions humaines que le peintre entend masquer ou taire derrière ces scènes de grâce, de reconnaissance et d'amour entre les personnages. Connait-elle seulement les affres de la reine Anne d'Autriche délaissée par son époux Louis XIII, dominée par la mère de celui-ci, Marie de Médicis, marginalisée à la Cour pour ses origines espagnoles, écrasée et dénoncée par Richelieu, à l'idée de n'obtenir jamais cette légitimité que confère à une reine la naissance d'un héritier mâle. Enfin le voilà, ce royal enfant ! La jeune fille ignore ce que sait Anne d'Autriche : la guerre, hélas, n'est pas finie !

Non seulement elle n'est pas finie, mais la naissance de cet enfant Louis Dieudonné, le futur Louis XIV, en laisse présager d'autres. Choyé par sa mère, instruit par les Frondes, il entend bien instaurer le plus solide des pouvoirs : la monarchie absolue.

S'il réussit à repousser considérablement les frontières de son royaume et à concentrer entre ses mains tous les pouvoirs, il n'a de cesse de contrôler la noblesse ; il la rassemble à Versailles, l'oblige au suprême respect de l'étiquette. Sa politique guerrière et l'apparat de sa cour ont un prix : la pression fiscale explose, les parlements sont bâillonnés, ses relations avec l'Église faites d'alliances et de domination.

La centralisation des pouvoirs et l'autoritarisme royal ne sont pas du goût de tous ; la colère sourd ici et là, mais il lui faut un catalyseur, une pensée, une doctrine, des réseaux. Le rôle en est assumé en partie par le jansénisme qui saura cristalliser, formuler et reformuler les motifs d'opposition au roi, à la monarchie absolue comme à la hiérarchie ecclésiastique.

Nul besoin de quitter le petit quadrilatère entourant notre enclos de verdure pour le vérifier. Là, à deux pas de l'église du Val-de-Grâce, le nom du boulevard de Port Royal et de la station ferrée, nous rappellent aujourd'hui qu'au moment même où Anne d'Autriche fit construire son abbaye royale, le ver entre dans le fruit, avec l'abbaye de Port-Royal de Paris, sa voisine : la mère Angélique Arnauld qui dirige d'une main de fer la Maison Mère de Port- Royal des Champs, sise dans la Vallée de Chevreuse, décide d'acheter en 1625 un hôtel Faubourg Saint-Jacques - l'ancien hôtel de Clagny construit au XVIe siècle par Pierre Lescot - pour désengorger la maison mère et/ou pour échapper à une épidémie de paludisme.

Elle y adjoint un monastère et une chapelle, aujourd'hui inclus dans l'hôpital Cochin. Certes, le cloître de Port-Royal de Paris n'a ni la même aura ni la même renommée que la maison mère, célébrée par Pascal dans « Les Provinciales ». Il n'en demeure pas moins qu'elle est aussi un foyer de jansénisme, courant théologique fondé sur la doctrine de Saint Augustin, ferment de positions et d'oppositions aussi bien à l'encontre du roi qu'à l'encontre du pape. On comprend alors que les autorités en place réagissent et sévissent à l'encontre de Port Royal. La sanction vient d'abord de l'Église : En 1664, l'archevêque de Paris demande à tous les religieux de signer une ordonnance condamnant les propositions des Jansénistes, consignées dans l'Augustinus. Une minorité des sœurs de Port-Royal s'y soumettent. Les autres, les réfractaires, sont expulsées. Certaines regagnent Notre-Dame-des-Champs. Mais la sanction émane aussi du roi. Louis XIV confisque les biens de Port-Royal des Champs. Bientôt l'abbaye de maison mère est rasée en 1713.

A Port-Royal de Paris, les religieuses jansénistes sont remplacées par les Visitandines, qui y demeureront jusqu'à la Révolution française. Il n'empêche que ce courant théologique, à travers les

multiples facettes qu'il présente tout au long des XVII et XVIIIe siècles, peut s'enorgueillir d'avoir participé à l'histoire de France, beaucoup plus que ce qui ne fut jamais imaginé. Son rôle est aujourd'hui mieux connu à la suite des travaux d'historiens américains qui ont su mettre à jour « les origines religieuses de la Révolution Française ».

Le jansénisme en effet, a connu plusieurs étapes. Chacune d'elles exerça une influence singulière sur des couches spécifiques de la société, ou plutôt sur les ordres à statuts distincts qui la composent.

Il se présente à l'origine comme une théologie des plus austères, prêchant le retrait du monde et privilégiant la foi au détriment des œuvres, dans le gain du salut éternel. Par exemple, qu'importe qu'un homme riche multiplie ses œuvres (au service de Dieu), s'il ne change rien à sa vie intérieure, ses œuvres n'auront aucune valeur aux yeux de Dieu. Cette vision est à l'opposé de celle défendue par les Jésuites. Mais cette doctrine des plus sévères quant à la conduite de sa vie s'inscrit aussi dans une vision élitaire, inspirée de la théorie de la grâce selon Saint Augustin : la grâce est un don de Dieu, mais un don totalement arbitraire dépendant de la seule volonté de Dieu, seul à même d'apprécier la qualité de la foi. En conséquence de quoi, s'il y a de nombreux appelés, il y a peu d'élus. Le jansénisme fait rapidement appel à une grande liberté d'esprit par rapport à la Monarchie absolue, ce qui lui vaudra une certaine audience parmi la haute aristocratie ainsi qu'au sein de la noblesse de robe, mais déclenchera les persécutions de Louis XIV.

Toutefois, au fur et à mesure de ces persécutions, ainsi que sous l'influence d'autres œuvres et d'autres penseurs, notamment Edmond Richer (1559-1631) dont les écrits sont remis par ses héritiers au chanoine janséniste Breyer, on assiste à la fois à une modification du jansénisme qui s'éloigne de ses origines

aristocratiques pour se rapprocher à la fois du gallicanisme et d'un mouvement interclassiste à forte sensibilité plébéienne, et à un élargissement de son influence politique. Les idées du jansénisme – en particulier autour du rapport de l'Église et de l'État – se répandent notamment dans le bas clergé comme auprès des Parlements.

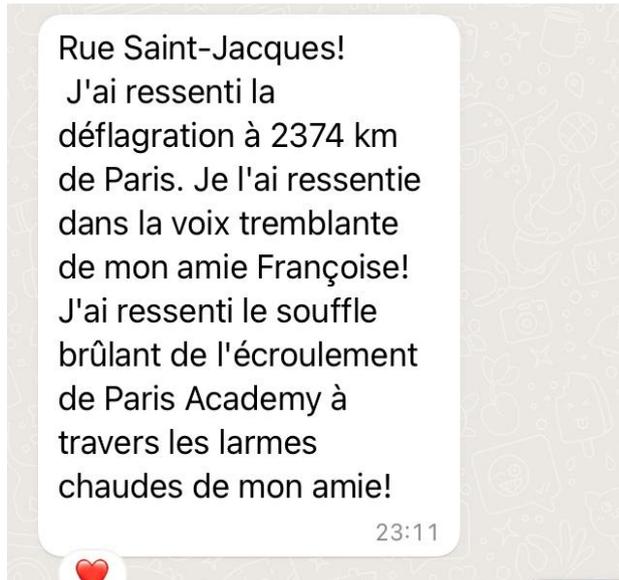
Certains historiens évoquent le rôle joué par le journal « Le nouvel ecclésiastique » qui paraîtra clandestinement durant tout le XVIII^e siècle, et qui porte tout un ensemble d'idées et de revendications proches du peuple. Plus récemment, la comparaison de la carte des quartiers parisiens les plus influencés par le jansénisme au moment de la Révolution et de la carte de la distribution des « Sans Culottes » fait ressortir d'incroyables similitudes, sans permettre de conclure pour autant à l'étroite interdépendance des uns et des autres.

Je m'arrêterai à la Révolution comme note finale : la fermeture des monastères décidée par la Constituante le 13 février 1790, complétée par l'interdiction du port du costume religieux et la suppression des confréries et des congrégations (loi du 6 avril 1792), transforme profondément le quartier environnant du 277 rue St Jacques. Sont fermés le couvent des Ursulines, celui des Feuillantines, l'abbaye de Port-Royal. Cette dernière, comme l'abbaye du Val-de-Grâce abritant le couvent des Bénédictines, est d'abord transformée en prison, puis en hospice.

La grande guerre laissera à son tour sa marque sur le quadrilatère ; aussi bien avec le musée de l'Armée et sa salle d'Anatomoclinique témoignant des gueules cassées, qu'avec la rue Henri Barbusse en hommage à l'auteur du « feu »

Elisabeth Ascher, (Paris)

Rue Saint-Jacques !...



Meriem Chafik, (Fès, Maroc)

Venir rue Saint-Jacques...

Venir rue Saint-Jacques
Se faufiler dans la cour en pierre
Les escaliers étroits
Entourés de murs épais
Écrire sur le papier dans cet écrin

La lumière danse
Sur les fenêtres étroites
Les lettres vacillent
Sur la grande table blanche
L'écriture éclaire cet écrin

Lire les mots blancs
Écouter avec les pierres, les tissus
Les escaliers aux aguets, si raides
Les tables lisses, si blanches
Nous si bien, dans cet écrin
Au 277 rue Saint-Jacques

Evelyne Gouy, (le fond de cour des rêves)

Renâitre parisienne en juin

Renâitre parisienne en juin
Les pieds s'usent de découvertes en souvenirs.
Fin d'après-midi
Je montre à l'amie vaguement de mon bras
La rue Saint Jacques :
« 4 ans durant, au 277, j'ai pu voir nâitre mon écriture...
Espace libre espace sensible espace de mots »
Le bras indique le lieu
Les jambes ne suivent pas
Les pieds fatiguent et...
Appréhendent la nostalgie grise... Peut-être...

S'ils savaient...
S'ils savaient combien la nostalgie allait devenir déchirante,
Hébétée, étêtée, par l'irruption de l'explosion
Un jour qui se voulait pourtant
Plus musical que les autres...
S'ils savaient, ils iraient coûte que coûte,
Les pieds harassés, au 277 rue saint Jacques,
Ils iraient
Retrouver les pierres encore là, et l'ombre
Des arbres, les petites tables,
Et les peintures de la cour,
Ils iraient
Retrouver la brèche verte, la bulle,
S'y rappeler les mannequins et le bleu du lieu
Intérieur
Ils iraient
Juste pour les taches de lumières et pour les vibrations du
passé,
Doucement perceptibles encore.

Sûr, le silence habité les aurait revigorés...

Alors qu'aujourd'hui,
Le souffle a rendu la nostalgie cuisante, douloureuse...

Silences et langues vont devoir tricoter longuement ensemble
maintenant

Pour habiller le vide et rendre l'absence un peu plus vivable,
autrement vivable...

Par la magie de l'écriture vive, que puisse naître une nostalgie
douloureuse.

Léonie de Prémoré

La cour carrée du Val-de-Grâce

I

Dimanche 19 mars 2023

En contrebas, derrière les grilles en fer forgé surmontées de fleurs de lys dorées, s'étend la cour carrée du Val-de-Grâce. Dans le silence du dimanche matin, on entend des chiens aboyer, courant peut-être autour des poubelles dont l'accumulation devient de jour en jour de plus en plus insupportable. Hier soir à Choisy, la foule était dense et en colère. Que s'est-il passé, hier soir, à la manifestation de la Porte de Choisy partie de la place d'Italie ?

La grande cour carrée du Val-de-Grâce est toujours déserte sous le ciel gris ou presque. C'est un hôpital militaire, ses pavés ont résisté à mai 68 et, à l'entrée, des drapeaux tricolores flottent au vent. Quelques personnes commencent à la traverser et à gravir les marches de la chapelle, pour un office probablement. Étais-tu toi aussi place d'Italie hier soir ?

Dans le silence du Val-de-Grâce, il y a des groupes de personnes qui commencent à circuler le long de la rue Saint-Jacques en criant un peu et les rares cris lancés ébranlent les nerfs, faible écho aux clameurs de la place de Choisy. Assise près de la fenêtre dans la salle aux mannequins je continue d'écrire.

Il s'est mis à pleuvoir sur la cour carrée du Val-de-Grâce, une pluie fine et transparente, sans consistance. Les drapeaux flottent toujours au vent et un jogger passe, tête nue, indifférent

à la pluie. Tout est silencieux dans les salles où l'atelier s'est dispersé pour écrire. Tout le monde est en train de confectionner le plan de roman demandé ce matin à titre d'exercice. Moi, je ne peux pas m'empêcher d'écrire la manifestation de la place d'Italie avant de l'avoir oubliée. Un parapluie noir passe devant les drapeaux.

Il est bientôt midi. D'autres parapluies passent dans la rue avec, en dessous, des pâtisseries dans des boîtes en carton blanc ou, derrière eux, un caddy qui roule au retour du marché. J'écris toujours, écrire la place d'Italie, c'est long, surtout en écrivant aussi la cour carrée du Val-de-Grâce.

L'après-midi, il y a plus de monde dans la rue Saint-Jacques, même le dimanche. Les bennes à moitié brûlées et les sacs poubelles sont toujours là mais, maintenant, la grande cour carrée du Val-de-Grâce est fermée. Dans la salle de cours on va lire les textes et je n'aurai qu'une ébauche de roman, écrite à toute allure, mais la seule qui me sert encore aujourd'hui.

II

Lundi 1^{er} mai 2023

De nouveau la cour carrée du Val-de-Grâce
Elle est toujours pavée mais déserte aujourd'hui
Les drapeaux claquent au vent
Et les grilles immobiles
Brillent dans le soleil du matin.
L'ombre au sol de la chapelle

Est nette et précise.
Les niches de pierre sont vides
Et attendent des statues
Qui viendront peut-être
Mais peut-être pas, quelle importance ?

III

Mardi 2 mai 2023

Encore la cour carrée du Val-de-Grâce
C'est une cour militaire
Une cour qui n'a jamais perdu ses pavés
Mais dont les grilles se sont mises à grincer
Et qu'on traverse maintenant
Sous le soleil écrasant
De l'après-midi.
Elle est toujours carrée
Mais l'ombre au sol de la chapelle
A disparu
Et les drapeaux sont immobiles
Brûlés par la chaleur et vaincus.
Trois coups sont tombés de l'horloge
Des sons nets et précis.
Puis le silence a repris ses droits.
Et toujours le soleil sur les pavés.

IV

Mercredi 3 mai 2023

Si la cour du Louvre
Est carrée
Celle du Val-de-Grâce
Ne l'est pas tout à fait.

A. S. (Paris)

Le 277 est un repaire...

Le 277 est un repaire de fantômes. Pour moi, ce fut le lieu des premiers pas en écriture, la peur de ne pas réussir à produire un texte décent en moins d'une heure, les encouragements bienveillants de Françoise, sous le regard (amusé, j'en suis sûr) des mannequins sans tête qui nous recevaient dans la salle aux tables fatiguées.

Du regard, on s'évadait dans la cour de l'église du Val-de-Grâce, mais l'heure tournait, finir, finir, puis, un peu ému, lire son texte :

Le mannequin

Haut perché sur son trépied de bois verni, il attend, proposant ses formes arrondies au regard et à la caresse. Tout est courbe, nulle aspérité, nulle brusque césure ne vient heurter la fluidité des lignes.

De minces rubans rouges, aux bouts effilochés, marquent des verticales, soulignent des horizontales.

Sa couleur ivoire évoque la statuaire antique, mais en moins parfait. Il est plus rassurant, plus accessible, plus familier. Il est là pour donner à voir et ne veut pas se montrer ; Exhibé nu dans la vitrine, il interpelle le passant intrigué par cette anomalie, ce sentiment d'inachevé.

La main de l'artiste suit le galbe de l'étoffe un peu rugueuse. L'épingle qu'il enfonce couine légèrement. L'artiste est content, la collection sera très belle.

Lui retournera à la réserve rejoindre ses compagnons, armée fantôme faiblement éclairée par le reflet changeant de la lune à travers la mansarde.

Ils attendent, humbles et silencieux, l'agitation joyeuse et les rires juvéniles des petites mains venues leur offrir de nouvelles parures improbables aux couleurs diaphanes et aux plissés vaporeux.

Ne nous restent désormais que les souvenirs de ces fantômes, des fantômes de fantômes...

Gérard Boileau, (277, rue Saint-Jacques, il y a longtemps)

Rue Saint Jacques

Au 277, le 3 juin
Insouciant, elle écrivait
Le moineau se baignait
Inspirée, elle rêvait
Et l'oiseau s'ébrouait

Puis, il s'envola
Au-dessus d'elle, dans le magnolia
Elle le vit et elle rit

Au 277, le 21 juin
Une déflagration, sidération
L'immeuble cerné par le brasier
S'est écroulé
De graves blessés, la mort a frappé
Paris American Academy n'est plus
Là où elle l'a connue
Mais va redémarrer, ailleurs

La vie continue
Elle va reprendre sa plume
Bientôt

Martine Denoix, (campagne normande)

Ma contribution

Françoise, je te lis depuis le Népal et t'envoie cette image.
Namaste pour tous ces très beaux moments d'écriture partagés !
Je n'écris plus beaucoup ces temps-ci. Ça reviendra.



Laure Gayet

Une église entr'aperçue depuis l'autobus

Il m'est arrivé, il y a des années de cela, de remonter le boulevard Saint-Michel et, au passage de la rue du Val-de-Grâce, d'être frappé par l'apparition, plus ou moins subliminale, selon la vitesse de l'autobus, de la façade majestueuse de l'église éponyme. Cela m'a donné l'envie de découvrir le quartier, et pourtant je n'y suis jamais allé jusqu'au jour où...

Mais avant cela, ce fut une sorte de Mille-Club des années 60, rue Blomet. Assis sur des tabourets, autour d'une grande table entourée de divers outils de reliure, nous étions, mes neufs camarades et moi, baignés par l'excitation, la joie, l'angoisse aussi, de participer à un atelier d'écriture. Françoise Neveu (c'était elle, vous l'aviez deviné) nous lut un texte, et nous proposa d'écrire. Je m'attendais à prendre un cours, à apprendre une méthode. Je ne savais pas que c'était possible de plonger aussi vite. Ça l'était, j'ai écrit quelque chose et mes camarades aussi.

Ce n'est que l'année suivante que, débarquant du bus n°38 sur le boul' Mich, j'ai pris la rue du Val-de-Grâce, direction cette façade baroque qui m'intriguait depuis longtemps.

Elle n'était pas seule. Très bien entourée, par un ensemble monumental, une cour immense, bon sang mais c'est bien sûr, c'était l'hôpital militaire du Val-de-Grâce que je ne connaissais que de nom (n'étant pas Parisien d'ordinaire) parce qu'il avait soigné autrefois un président de la République et d'autres célébrités.

En remontant la rue Saint-Jacques, l'immeuble attendant semblait appartenir au même ensemble. Le porche étroit, vouté,

la ruelle pavée, tout le suggérait. Comme promis dans l'invitation, une petite cour à gauche, une porte métallique ouverte, le code à composer et me voilà dans, dans quoi au juste, mystère, je croyais venir à un atelier d'écriture.

J'en sus bientôt davantage sur ce lieu unique, inimitable, je sus que quelqu'un avait eu le génie d'aménager dans une sorte d'annexe de l'ancien Hôpital du Val-de-Grâce, dans cet immeuble pas très large mais profond (la longueur du porche) et haut (comme ses Gracieux voisins), une école américaine d'art et de mode. L'escalier en colimaçon desservait trois étages, et un quatrième était accessible par un autre escalier un peu dérobé. Il y avait aussi une cave, en cherchant bien, et du café pas cher. Des mannequins, des portants, des machines à coudre, des tables à dessin, des affiches, des photographies, dont le portrait d'une jeune femme qui devint plus tard un personnage de mon cru.

La différence entre le 277 rue Saint-Jacques et ailleurs, c'est qu'ailleurs, je ne parviens pas toujours à écrire, loin s'en faut. Alors qu'au 277, je n'ai jamais été en panne. Jamais. L'incendie a tout emporté mais heureusement pour moi, ce principe fonctionne aussi avec la non-présence, ou la présence, de Françoise Neveu.

Dans ce lieu le destin a écrit une vraie tragédie.

Reposez en paix, âmes qui lui donnèrent la vie et y laissèrent la leur.

Jean-François Macaire, (du fin fond du Poitou)

L'esprit des mots, les maux de l'esprit

La météo intérieure de Paul était maussade comme celle de ce jour. Entre deux averses, il avait décidé de respirer l'air frais et matinal de cette fin de saison estivale.

Le Jardin du Luxembourg était vide et humide alors qu'il remontait la grande allée avec en point de mire la grande Fontaine des quatre mondes. Il écoutait distinctement les gravillons crisser sous ses pas et ne se souvenait pas avoir eu une telle impression de force en regardant les chevaux cabrés face aux jets d'eau crachés par des tortues prêtes à s'envoler. Il passa la grande grille, traversa le boulevard et bifurqua dans la rue du Val de Grâce.

Il était là où il voulait être, place Alphonse Laveran, assis sur un banc à côté de la petite Fontaine. Une demi-coquille de place ouverte sur la grande cour de l'ancien hôpital militaire, plein Est face au soleil qui n'arrivait toujours pas à se frayer un chemin au travers de l'épais couvert nuageux mais dont on distinguait vaguement la position.

Respiration profonde, gouttes d'eau, fraîcheur, caresse subtile des rayons les plus ardents... Pouce... Pause...

Les yeux fermés sur son calme intérieur, enfin, il l'entendit nettement :

« plip »

Entre le bruit d'une goutte d'eau tombée par inadvertance et le son des touches de son portable. Il ouvrit les yeux, en chercha l'origine, ne la trouva pas, vit qu'une femme s'était installée juste

derrière lui, sur le double banc tête bêche, il ne l'avait pas entendu venir, puis referma les yeux.

« plop »... « blip »... « vloups »...

C'était net maintenant, il en était certain, cela ne venait pas de la Fontaine, il rouvrit les yeux, n'entendit plus, chercha, ne trouva pas, voulu comprendre, ne comprit pas, l'agitation montait quand la voix douce et profonde lui dit :

« Fermez les yeux, respirez, c'est comme cela qu'on les voit . »

« Hein, quoi !?, qui êtes vous !? »

« Shut, fermez les yeux je vous dis, respirez profondément, sentez, ne les effrayez pas s'il vous plaît, ils sont en pleine forme ce matin. »

« Hein !?, quoi !? »

« Shut ... écoutez, vous allez les voir. »

Paul se glissa dans cette voix comme hypnotisé, referma les yeux, posa sa respiration, les pieds ancrés dans les pavés, un pigeon qui roucoule, l'eau qui perle ses bruits de goutte à goutte et la fraîcheur cristalline.

« bloups » ... « whoua » ... « blum » ... « ploc » ... “puls” ...

« Je les entends, je les vois, ils sortent de ce tas de ruine. C'est net. On dirait des bulles de savon. C'est quoi !? »

« Des mots »

« Des quoi ? »

« Des mots... Ils ont mal, ils s'échappent, ils cherchent un point de chute. »

« Où ça ? »

« Je n'en sais rien, ils s'enfuient, c'est tout ce que je sais, il n'y a plus de place pour eux ici, ils partent, en fil indienne, les uns derrière les autres, ils sont perdus mais se donnent la main. »

« schlloops »

« Vous l’avez entendu celui là !? »

« Oui »... « Il y a des petits et des grands, ils ont tous perdu leur forme et cherchent un nouveau port d’attache pour reprendre le cours de leur existence, des phrases, des textes, des poèmes, des romans, des nouvelles, que sais-je. Faire ce qu’ils savent faire... résonner. »

Paul s’enfonça encore un peu plus dans la contemplation de ce fil perlé de petites bulles de mots qui montent et disparaissent dans un grand nuage, tout là-haut, loin, un nuage qui ne sait s’il doit être gris ou blanc, orageux ou venteux, un nuage qui attend un point de chute où les parachuter. Un parachutage en masse de soldats partant en guerre, un parachutage de jolies fleurs courbées par le vent, un parachutage de perles fines flottant dans les airs au rythme des points et des virgules. Qui sait !? Bientôt sûrement. Ils attendent en tout cas, ils sont prêts, Paul le sait.

Quand il rouvrit les yeux, le pigeon continuait de roucouler entre ses jambes, la dame s’était envolée, un rayon de soleil ayant percé les nuages surfait sur le dôme doré du Val de Grâce.

Bruno Marchal, (sous mes arbres)

Orphelin(s)

Le souffle de l'inspiration
Expulsé de tous les étages
Comme nous, reste sonné.

Il cherche une nouvelle maison
et dans nos mots,
Un nouveau point d'ancrage.

Suzanne Vujanovic, (Paris)

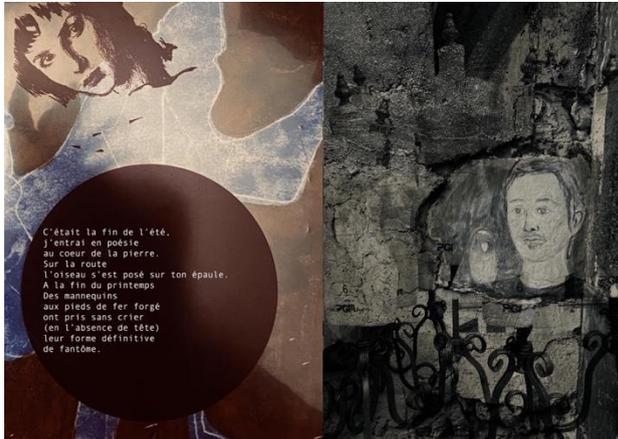
Le passage pavé donnant sur la petite cour...

Le passage pavé donnant sur la petite cour, avec des châtaigniers et des chênes, de l'humidité et de la mousse, l'odeur de pluie et de terre mouillée. Le printemps qui s'y cachait du froid et de l'hiver, en attendant un dimanche de soleil. Les conversations, les rires, les amitiés qui pointaient le bout de leur nez, parce que, qui sait, peut-être qu'elles pourraient rester. Les escaliers en bois. Les classes qui parlaient de projets, de futur, d'illusions accomplies, de rêves qui prenaient forme. Les mots qui appelaient pensées et histoires, toujours des histoires. Les mots enveloppés de silence, le silence qui débordait de mots. La fumée des cafés qui, un après-midi de juin, a décidé de rallier un nuage noir pour le convaincre de ne pas tout réduire en cendres, mais de tout emporter ailleurs pour mieux renaître. Et les rêves, les illusions, les projets, les mots, les pensées, les histoires, sont partis dans les ailes du vent, par-dessus les pierres du Val de Grâce, par-dessus la fontaine de la place Alphonse Laveran, et là, devant les yeux ronds du commerçant libanais, le futur leur a fait signe et ils sont partis se réunir ailleurs, tous ensemble, pour grandir, pour devenir plus beaux, pour renaître plus splendides que jamais.

Maria A Mayor, (en Castille, à 600 km de la mer)

C'était à la fin de l'été...

C'était la fin de l'été,
j'entrai en poésie
au cœur de la pierre.
Sur la route
l'oiseau s'est posé sur ton épaule.
À la fin du printemps
Des mannequins
aux pieds de fer forgé
ont pris sans crier
(en l'absence de tête)
leur forme définitive
de fantôme.



Odile Detruit, (Montreuil-sous-Bois)

Il me reste...

Il me reste deux photos postées sur instagram, à la manière d'un journal.

La première me parle beaucoup : cette rencontre si intéressante entre la mode et l'écriture.



Anne Laligant, (du haut du 6e étage, trois quarts de ciel par la fenêtre)

Françoise a écrit ...

Françoise a écrit : *nous n'avons plus d'immeuble.*
Juste une phrase de cinq mots.

Dire, écrire la catastrophe, je ne peux pas les mots.
Je ne suis qu'une passante qui rendait visite.
Je pense aux orphelines et orphelins du 277, de la Terre.



Anne-Marie Fallot

Sages et silencieux...



Sages et silencieux, ils m’observaient en rang serré dans la salle de classe tandis que je redécouvrais la joie d’écrire penchée sur mes cahiers.

Pourquoi écrire nous demandait Françoise ?

Écrire, l’une des toutes premières émotions de l’enfant modèle trop sage et appliquée, la blouse rose bien attachée, penchée sur son cahier, si fière de voir prendre forme sous ses doigts tachés trop petits pour la plume, des lettres rondes et dansantes sur le fil électrique des lignes.

Écrire sans objet, sans intention, juste pour le bonheur de retrouver cette sensation du mouvement, du tracé des lettres en Sergent Major, le crissement de la plume qui accroche et ploie sous la pression de l’attention malhabile, des images comme des bons points collectionnés qui surgissent des mots enfermés dans le pupitre.

Écrire pour redessiner les contours trop flous d'un visage, pour tenter d'être au plus près de ceux qui ont imprimé sa vie, tailler dans le vif des liens, écrire pour remuer les souvenirs épais et poisseux de l'amour maternel,
Écrire pour ressentir, pour plonger dans le marécage de ses peurs et accepter que cela a bien existé,
Écrire sans déborder les pages pour ne pas peser sur leurs vies, ni s'étaler comme les pâtés écrasés par le rouleau du buvard.

Écrire simplement comme un désir, s'autoriser à jouer et à se donner du plaisir.
Respirer le parfum têtu de l'encre violette.

Sages et silencieux, en rang serré bien alignés pour l'appel, vous resterez dans ma mémoire d'élève intimidée et appliquée du 277 rue Saint Jacques.

Evelyne Sevin, (un café dans le 16^{ème} arrdt)

277 (souvenirs d'un jardin)



Dans le jardin de la rue Saint Jacques j'ai
laissé fondre un mars que j'avais pris dans la machine
regardé le visage de F., de R., de V.,
écouté C. lire comme si
elle marchait sur une crête, un fil, quelque chose entre deux vides
j'ai
respiré dans le jardin j'ai écouté le bruit que ça faisait les oiseaux
rien
j'ai regardé le bout de mes pieds
tête baissée pour
me reposer
j'ai repris mon souffle j'ai ri aux anecdotes de B.
dans le jardin j'ai
pensé à un homme qui mourait j'ai décapsulé un coca j'ai fumé
j'ai répondu au téléphone je me suis demandé si mon fils qui
jouait dans les herbes s'ennuyait
j'ai regardé les pierres du mur de très près je me suis dit c'est
beau quand c'est ancien
j'ai regardé les nuages aller
j'ai surveillé ma montre, on va remonter pour l'atelier
Dans le jardin de la rue Saint Jacques j'ai

Laurence Rosaz Bertonnier, (Toulon)

Au 277, rue Saint-Jacques

Dans l'étreinte de la nuit, je poursuivais mon chemin à la recherche d'une fleur d'asphodèle. Les nuages sinistres se tordaient dans le ciel obscur, révélant à mes yeux fatigués leurs formes démoniaques. Ils avaient mené la mouette égarée dans les terres lointaines, jusqu'à la haute grille de l'Hôpital militaire où elle se trouve raillée par les gras pigeons de la cité. Au loin, la lune, encerclée par les ténèbres menaçantes, brille comme mille feux pour se faire voir des hommes, mais, comme le soleil paresseux, ils rêvassent,

Dans ce tableau où, nulle grâce ne fleurit.

Et tout ceci se déroula sous mes yeux, bien avant la chute du 277 rue Saint-Jacques.

Je revins à l'endroit coutumier, au bord de la fontaine, m'asseoir où je l'avais laissé, il y a bien des mois, à son antique place primitive, — ici-bas — en face du 277 rue Saint-Jacques. Mais du 277, point de trace. Comme la strophe manquante d'un poème brisé. Du 277, point de trace.

Sur mes feuillets, ma plume en deuil laisse échapper ses flots bleutés. Du 277, point de trace.

« Nuages diaboliques, orchestrateurs du vent glacial, auriez-vous quitté l'abîme pour détruire le lieu au pied duquel je venais si souvent pleurer mes peines ? »

« L'Enfer exhale-t-il une senteur si douce pour que vous la répandiez dans votre sillage ? »

Sur les restes de l'espace d'antan vint se poser un corbeau et de sa gorge infernale s'échappèrent des notes funestes, deux, puis sept, et sept encore. Des ruines, fleurirent des fleurs d'asphodèle, pétale après pétale (comme une rime suit une rime), et pourpre était la couleur de leurs pétales.

Alors l'adorable printemps retrouva ses couleurs comme une toile oubliée que le peintre, par nostalgie, caresse d'un coup de pinceau supplémentaire.

Et tout ceci se déroula sous mes yeux, au 277 rue Saint-Jacques.

Pierre Legendre

Pierres de tous les âges...

Pierres de tous les âges et de toutes les lettres,
Auberge de sueurs, auberge de lueurs,
Accueille les vertes pousses voulant grimper à tes étages.
Abrite le geste,
Protège l'élan,
Cueille les rires et le silence des sourcils penchés.

Stéphanie Levieux, (Paris 18^{ème} arrdt)

Françoise saura-t-elle le dire ? Aurons-nous été au nombre de 277 écrivant dans ce lieu magique, jusqu'au jour funeste où les vénérables pierres qui avaient connu Anne d'Autriche et Louis XIV enfant se sont jetées dans les airs sous l'effet d'un souffle brûlant ? Abattant sous elles, malheureuses armes, presque cinq siècles plus tard, de courageux passeurs de savoir.

Chacun, sur son temps de liberté, soirées, samedis, dimanches, jours de vacances, par tous les temps, en toutes saisons, quittait son douillet confort domestique pour accourir ici, sur le côté de la majestueuse église du Val-de-Grâce, attiré, comme aimanté par les retrouvailles avec le lieu de cet atelier qui pourtant paraissait protecteur, à l'abri du temps.

Chacun venait rejoindre d'autres amateurs de mots, et découvrir leurs visages pour quelques heures ou quelques jours, attentifs puis concentrés, et enfin mobiles à travers la course des doigts sur le papier, ou l'écran. Le groupe, par-delà les différences individuelles, savait être pour chacun un havre de réconfort et de soutien dans sa démarche d'écriture.

Au 277, comme dans une tour de guet, d'escalier en escalier on gravissait moult marches. La première fois que l'on abordait la montée, guidé par le son de quelques syllabes échangées là-haut, tout là-haut, on pénétrait enfin avec étonnement dans une vaste salle, peuplée de personnes inconnues disposées autour d'une longue table, et juchées sur de hauts tabourets à dossierers métalliques, mais aussi... de mannequins à mi-corps, sans têtes,

vêtus de maille, immobiles et muets. Giorgio de Chirico, es-tu venu jusqu'ici créer ta peinture métaphysique ?!

Dans ce théâtre étrange, Françoise prend la parole face à un auditoire composite et silencieux. Sa voix grave, scandée, posée, égrène des phrases réfléchies, pensées. Unis dans ce lieu et ce temps, nous sommes tous à l'écoute.

Puis l'on s'éparpille. Quel bonheur de descendre, remonter, redescendre, dans une salle, ou une autre, ou au jardin. Pour s'isoler, avec ses mots et son crayon.

J'opte pour le premier étage, dans le décor d'une salle de classe désertée par les élèves inconnus de la journée et de la semaine. Toute cette salle pour moi ! J'explore. Je jauge les plans parallèles de couleur sable reliés à des montants métalliques peints de gris. J'essaie un banc, une table, je m'assieds, me lève, et recommence.

Cet espace choisi pour écrire se mue d'abord en observatoire du monument voisin, mes yeux écarquillés deviennent longue-vue pour admirer le paysage immobile du dix-septième siècle. Mais tout à coup des mariés bien vivants sortent de l'église, et prennent la pose au haut des marches qui dominent le parvis ! Animation inattendue et bienfaisante.

Les fenêtres sont basses, je me penche pour apercevoir le dôme. Sur le côté droit, j'aperçois le demi-cercle de la place Laveran, surplombée de hauts immeubles austères et cossus et seulement animée par les jets tranquilles de deux fontaines un peu raides.

Les vieux murs de la salle me réchauffent, je commence à m'approprier l'espace pour mon temps d'écriture. De l'église de pierre, Val-de-Grâce, nom propice à la rêverie ! j'attends la Parole, divine ou non, l'Inspiration !

Aujourd'hui, c'est « Traversée poétique ».

Or je peine à « traverser », je piétine plutôt.

Ça y est, on se lance, sa propre voix altérée par l'émotion, on lit ses mots offerts à Françoise et au groupe. On croit sa lecture sacrée, alors qu'elle est seulement inédite. Jamais dite avant. Les mots prononcés dans le silence sont propulsés hors de soi, on s'étonne, on a écrit ça ! Oui, par le miracle de l'instant. Les phrases résonnent contre les murs comme dans une salle de chapitre...

Aujourd'hui, une très jeune femme évoque en vers concis l'histoire d'un vieux couple, une autre dessine la baie d'Alger, un jeune homme dresse les murs de sa cité, un autre encore s'envole sur une embarcation de fiction : chacun se dit. Tout autour, nous retenons nos souffles, haletants dans la course effrénée de tous ces mondes.

Solennité. Révélation. Partage.

Combien avons-nous été à goûter dans ce lieu ces moments inaltérables ?

Nous ne reviendrons pas au 277. L'explosion a emporté pierres, poutres, salles de classe, mannequins ! Des lieux de travail et de création. Le 277 n'est plus qu'un amas au sol, tombeau pour certains malheureux.

Une partie de moi s'est effondrée avec ces murs.

Le 277 ne vit désormais plus que dans nos mémoires, et dans l'attente des mots d'autrui.

Sophie de Juvigny, (jardin des Plantes – Paris)

Pêle-mêle

La blancheur de la pierre. Le passage voûté aux pavés défoncés. L'écho des carrosses et des chevaux qui s'engouffraient sous la voûte. Les dessins incrustés dans le mur d'enceinte. L'arbre aux racines agrippées en haut du mur. Le jardinet. L'arbre sous lequel je retrouvais Madeleine. La fontaine dans laquelle Griseline dû sauver quelques souriceaux. La lourde porte en bois. Le sas. 2784B. Le ronronnement des machines. L'odeur des lys. La grande table de bois vernis invitant au partage. Par un petit escalier, descente dans les profondeurs. La cave voûtée et son humidité. La sonorité des voix des hommes portant la kippa, discutant la thora. Le grincement des marches en bois. La lecture de la pièce de théâtre. La révélation. Clara, petite fillette, lisant son texte. Clara bébé dans son landeau. Le petit escalier qui descendait vers un plateau, menait à une salle plus petite et qui peut-être, avant, débouchait sur un passage secret. Les tables à dessin. Le secret de la fabrication des robes d'antan et de leur crinoline... L'atelier de couture et ses machines à coudre. L'envie d'apprendre l'art du plissé, du froissé. La vue sur l'église du Val de Grâce. L'écriture sur la table de bois. La lecture des textes. Le murmure des partages. L'inconfort des bords de la table. Les vieilles ouvertures. Le petit escalier pentu qui fait que l'on peut monter encore. Les couleurs en bulle, en carré, ajustées, reliées pour tisser l'histoire du temps des confitures. La sécurité du lieu clos. La sécurité d'un lieu pour mes formations. Les repas avec les stagiaires dans le jardinet. Les sourires. Les séances de massage sous l'arbre de Madeleine. Les acrobaties pour ouvrir les fenêtres. L'aide précieuse pour chaque installation. Le petit homme aux yeux pétillants.

Il a fallu du temps. J'y suis retournée. J'imaginai prendre un dernier café chez le boulanger, m'asseoir sur un banc, sur la

place, en face, pour un dernier adieu. Pénétrer dans l'église du Val de Grâce (visite à chaque fois repoussée). Puis m'est venue l'idée que le banc n'était peut-être plus là.

La boulangerie est fermée. La zone est sécurisée. Impossible d'y accéder.

Le banc est là, seul, abandonné, au milieu du silence.

Orphelins, une part de nos vies a volé en éclat dans la dislocation des pierres. Il me faut retrouver un logis pour Madeleine, Griseline, Jeanne, la grande baigneuse et une part de moi-même.

Catherine Bouldoire

J'aimerais partager cette photo...

J'aimerais partager cette photo.

Elle a été prise en janvier cette année au dernier étage, là où j'ai souvent écrit. A l'arrivée de l'escalier, à hauteur des yeux, il y avait une petite "étagère", collée à une poutre apparente, et sur cette petite "étagère", il y avait une poupée élégante, pleine de couleurs et deux visages qui arboraient des coiffes de mode. Je les ai souvent observées et elles m'ont accompagné dans mon écriture. Je les trouvais belles et pleines de vie.



Jean-Baptiste Neyrat, (4ème étage avec vue sur le ciel)

277 rue Saint Jacques

Les uns cousaient des robes, ailes de soie des patrons-papillons,
les autres filaient la laine des mots, chemises de papier déployées
sur nos mains, offrandes à la prêtresse.

Murmures dans nos têtes face aux pierres du temple.

Commensaux à la table des apprentis.

Partage parallèle des heures et des jours.

Fraîcheur végétale de l'échappée secrète,

Seul le gardien Lynx nous observe et nous suit des yeux.

Une fumée au loin. Il ne reste plus rien des pierres du passé.

Demeurent les idées, les fils et les mots.

Anne Sauvage, (Sergeac Périgord noir)

L'ex-île

On trouve parfois, au milieu du trop-plein de la vie, des endroits refuges. Le 277 de la rue Saint-Jacques en était un qui semblait posé là depuis toujours.

Si sa façade était imposante, on aurait pu passer près de lui sans l'apercevoir tant il se fondait dans le décor de son quartier. Il avait la discrétion de ceux qui sont ici depuis trop longtemps pour avoir encore à prouver qu'ils existent. Alors il trônait là, sagement, sur la place Laveran, comme insensible aux bruits de la ville, hermétique à la rumeur du monde.

Pour le voir vraiment, il fallait s'y arrêter. Pour le découvrir, il fallait y être invité. En traversant le porche qui menait à son entrée, discrète elle aussi, on trouvait une grille qui donnait sur un petit jardin annonciateur du calme des lieux. Par une porte vitrée, enfin, on y accédait. On pouvait ici venir le temps d'un week-end se couper du monde en Robinson volontaires.

Car le 277 de la rue Saint-Jacques était une île où l'on pouvait jeter « l'encre ».

À l'intérieur, derrière les grosses pierres centenaires qui le constituaient en même temps qu'elles le séparaient de l'extérieur, se ressentait son âme et s'y dessinait son esprit. S'il y faisait sombre c'était pour mieux trouver la lumière, celle qui inspire la création.

Car oui, ici on créait, et on fabriquait. De l'art, du design, de la mode, du dessin, des textes.

Il suffisait d'arpenter ses quelques étages en montant les marches inégales de son escalier pour trouver l'endroit qui conviendrait à chacun.

Car on était ici forcément chez soi.

Et puis un jour de juin, le tragique s'est rappelé à nous dans les blessures et dans la mort. S'il existe des endroits hors du temps, il n'existe pas de lieu hors d'atteinte. Comme les îles peuvent être submergées par les flots, les refuges peuvent être emportés d'un souffle.

Alors, nous voilà comme en ex-île.

Laurent Le Mercier

